

■ Premières impressions d'un étudiant en Médecine nantais en 1889 !

Cet étudiant s'appelle Louis BONHOMMET, il est le cousin germain de mon grand-père paternel Victor BOUHOUB. Il est né à Nantes en 1868 et tente de décrocher le baccalauréat, indispensable pour faire ses études de médecine. Oui, à cette époque, il était possible de commencer ses études médicales sans le diplôme de bachelier, à condition d'être reçu l'année suivante ! Tout a bien changé depuis !!!



En 1889, la mère de Louis, tante de Victor, prend sa plume et donne à son neveu Victor son point de vue sur la future carrière médicale de Louis :

15 janvier 1889

Mon cher neveu

Voilà donc ton Louis lancé dans la médecine ; cela a été un peu dur à décider ; c'est grave, très grave. Pour lui, il se prépare une jeunesse bien sérieuse, et pour nous la tâche est lourde. Mais si comme nous pouvons l'espérer, Dieu permette qu'il réussisse, il aura une belle et indépendante carrière. J'ai la confiance qu'il en comprend toute la grandeur et qu'il saura toujours en être digne.

Peu après, le cousin Louis écrit ses premières impressions à son cousin Victor qui fait son service militaire en Tunisie. Il évoque son assistance aux opérations chirurgicales, exprime ses nobles sentiments sur le rôle du médecin, fait l'éloge de son patron et termine par un hymne à la vie étudiante !

Nantes le vendredi 22 février 1889

Mon cher Victor

J'ai donc commencé ma médecine. Sérieusement, non : puisqu'il me faut être bachelier ès sciences avant de pouvoir me faire définitivement inscrire. Mais enfin, je suis tous les cours et assiste à toutes les opérations chirurgicales. Les premiers temps, je t'assure, ont été durs, très durs. J'ai même failli être malade au début de ma carrière. Voir couper et tailler dans la chair vive est un spectacle écœurant et peu d'étudiants s'en sont tirés jusqu'à ce jour avec un visage calme et serein. Il paraît que pour ma part, j'étais fameusement pâle. Maintenant je suis fait au métier, et même je choisis toujours la meilleure place, pour mieux contempler et mieux admirer les merveilles de cette grande, noble et généreuse science. C'est affaire d'habitude. Il ne se passe pas de jours, que nous n'ayons une jambe à couper, soit un os à gratter, soit un sein à arracher, soit une mâchoire à disloquer.

Te dire toutes les misères qu'il nous est donné d'approcher me serait impossible. Il y en a tant et toutes différentes. Nous sommes-là à l'école de charité ; car, selon moi, le médecin consciencieux, celui qui se consacre tout entier à ses malades, celui qui se dépense pour eux et cherche avant tout à les soulager, celui-là est sur la terre l'ange véritable de la charité. Par bonheur, on m'a placé à l'hôpital sous les ordres d'un homme qui excite mon admiration, autant à cause de son zèle infatigable et généreux qu'à cause de sa science sûre et réfléchie. J'ai nommé le Dr HEURTAUX. Il faut le voir, celui-là, manier la scie et le rabot ! Je t'assure qu'il en remonterait à bien des menuisiers, ou si tu aimes mieux, à bien des bouchers. C'est un vrai plaisir — Si plaisir il peut y avoir — que de le voir travailler la viande humaine. Et de plus, il s'intéresse à ses élèves, les fait palper du doigt, leur explique toutes les phases de l'opération, les causes du mal, les conséquences qui auraient pu en résulter. En un mot, mon cher Victor, c'est l'intérêt au suprême degré. Rien de plus émouvant, rien de plus intéressant !!

Et puis, si tu savais comme elle est agréable cette vie d'étudiants ! (Maman,

sur ce chapitre n'est pas de mon avis). Et pourtant — à part les folies ridicules de quelques têtes brûlées — quelles charmantes relations, quelle fraternité, quelle union, quelle force !

Chacun est prévenant pour le camarade ; c'est à qui lui fera plaisir le premier. La plus belle preuve de cette cordialité réside dans l'Association que viennent de former entre eux les étudiants en Droit, en Médecine et en Pharmacie de Nantes. A l'instar de Paris, Nantes a son cercle d'étudiants depuis le 1er janvier 1889. Le béret des étudiants commence à se porter par ici. Enfin, depuis quelques temps, ces messieurs font beaucoup parler d'eux, ce qui n'est pas peu de choses. C'est épatant... épatant... épatant !

Au mois de juin 1889, Louis est en stage dans le service de Dermatologie et des maladies vénériennes : il livre son dégoût à la vue de certaines lésions cutanées, dénonce le manque d'assiduité aux stages de médecine et, s'il vante la chirurgie, il abhorre la dissection anatomique.

Lundi 10 juin 1889

Mon cher Victor

Il faut te dire que j'ai pris à l'hôpital un service de maladies vénériennes. Ce n'est pas très propre mais c'est très intéressant. Te dire les horreurs qui me passent sous les yeux ! Mais aussi, avec quelle ardeur on les soigne ! Dans ce moment-ci, je suis sous les ordres de M. HEURTAUX ; Il y a deux mois j'avais pour chef M. MALHERBE fils (Albert). Mon interne est le bel Alexandre CHEVALLIER ; Mon externe est TEXIER, le fils du grand boulanger de la rue Crébillon. Puis j'ai comme autres compagnons trois étudiants de première année. Tu vois que nous ne sommes pas nombreux dans le service. Eh bien ! A part Chevallier qui s'occupe sérieusement de son affaire, je suis seul à faire le service. D'abord, TEXIER passe sa vie en vadrouille ; il vient rarement à l'hôpital, de sorte qu'il m'a chargé de remplir à sa place l'office d'externe. Je devrais donc toucher 0,25 F par jour ; mais je n'ai encore rien reçu, pas même un petit vermouth de remerciement.

Quant aux autres, ils se contentent de venir, chaque matin signer la feuille de présence puis ils me laissent tous les pansements à faire, tous les remèdes à donner, en un mot toute la besogne. Ça me prend toute ma matinée, depuis 8 heures jusqu'à 11 heures ; sans parler des opérations, où il faut que j'endorme le malade, ce qui n'est pas toujours très amusant. Mais quoi ! Je ne me plains pas ; j'aurais le droit de refuser de faire ainsi l'ouvrage des autres, mais je m'en garderais bien. Ça m'intéresse au dernier degré ; j'aime ça ; c'est en quelque sorte un plaisir pour moi de tripoter les plaies. Et puis, je m'instruis. Je demande des explications à M. HEURTAUX qui se fait un plaisir de me les donner. De cette manière, j'apprends à connaître, et l'origine, et les effets, et les conséquences de ces maladies épouvantables qu'on appelle vénériennes. Je parle de celles-là, car ce sont elles qu'il m'est le plus donné d'examiner ;

mais il y en a d'autres non moins intéressantes et non moins dégoûtantes. D'ailleurs, la chirurgie dans toutes ses branches est admirable. On ne saurait trop apprécier les services qu'elle rend à la pauvre humanité souffrante. C'est plaisir de voir charcuter dans la viande vivante, comme c'est répugnant de voir charcuter dans la viande morte. Oh dam ! Là, je n'en suis plus. Tout ce qui est cadavre, surtout par le temps chaud que nous avons, maintenant me répugne. Ça pue !!! C'est vert !!! Pouah !!! Il faut pourtant aller là comme ailleurs.

Au mois de février 1890, Victor fait en Tunisie un accès de fièvre rapportée au paludisme ; voici les conseils de notre étudiant en médecine.

Nantes, le 21 février 1890

Mon cher Victor

Comme tu le désirais, je me suis informé auprès de la docte Faculté d'où pouvait bien provenir ce tremblement désagréable dont tu es atteint. On m'a répondu que c'était-là une conséquence des fièvres pernicieuses qui sévissent à l'étranger. Le système nerveux est tellement ébranlé, l'organisme si troublé, qu'il en résulte une surexcitation très violente des nerfs. Des remèdes ! Il n'y en a pas à proprement parler et je te dirais même qu'en présence de ton cas, on se trouve fort embarrassé. La quinine qui est un excellent fébrifuge est en même temps très nuisible au système nerveux.

Tandis qu'elle chasse la fièvre, elle excite les nerfs. Te voilà donc placé tout naturellement dans cette alternative peu rassurante : ou bien prendre de la quinine et continuer à trembler ; ou bien ne plus en prendre et rattraper les fièvres. Que faire ? Eh bien, mon cher Victor, je t'assure que ton état n'est pas sans nous inquiéter, et nous parlions ces jours-ci de ton retour motivé par cette maladie fébrile.

Ces maudites fièvres laissent le plus souvent des traces qui persistent durant toute la vie : voilà le hic ! Dans tous les cas, crois-moi, n'abuse pas de la quinine ; prends-en, mais à des doses modérées.

Après ses études de médecine, Louis BONHOMMET s'installera comme médecin généraliste aux Couëts où il exercera jusqu'à sa mort prématurée en 1927.

Il nous a paru intéressant de sortir ces extraits de lettres des archives familiales car ils disent, avec des mots simples et vivants, les réactions d'un jeune étudiant en médecine nantais avant le début du 20ème siècle et qui restaient pleines d'actualité pour un étudiant en médecine des années 1950-1960. Mais, qu'en est-il pour un étudiant d'aujourd'hui ?

Professeur Jean-Brieuc BOUHOUR